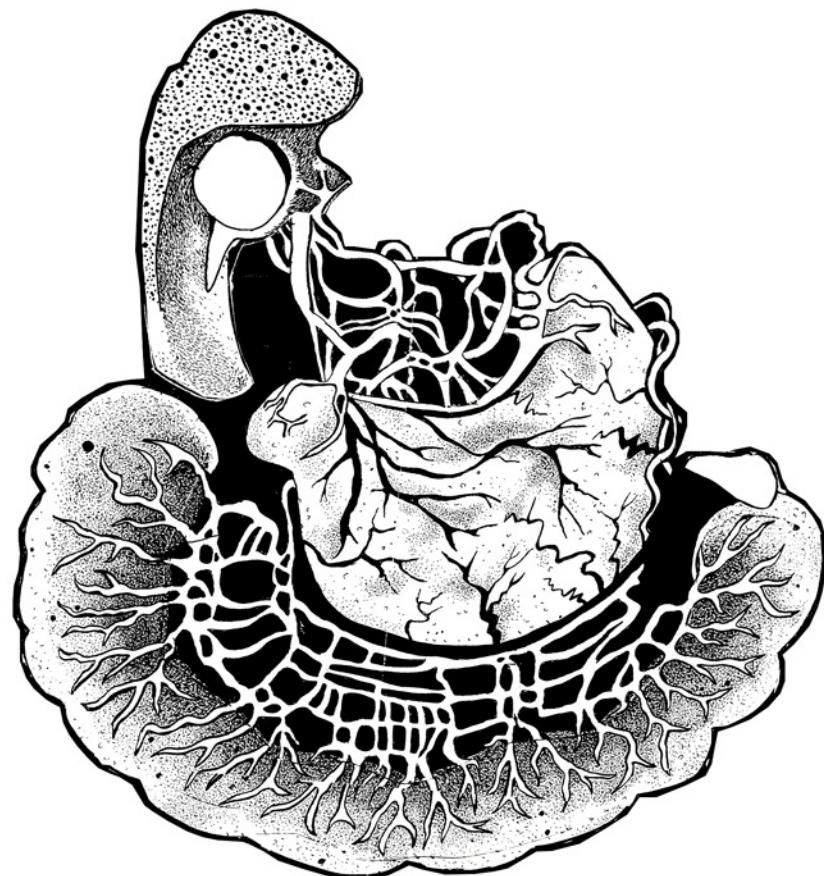


Murièle Modély

# SUR LA TABLE



illustrations : Maxime Dujardin

2016  
Éditions QazaQ



# SUR LA TABLE

Murièle Modély

illustrations Maxime Dujardin

2016  
Éditions QazaQ

# ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Mail : [editionsqazaq@gmail.com](mailto:editionsqazaq@gmail.com)

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: [@Le\\_Curator](#)

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture : Maxime Dujardin et Jan Doets

Dessins : Maxime Dujardin

ISBN : 978-94-92285-31-7

Tous droits réservés

2016 © Murièle Modély, Maxime Dujardin & Éditions QazaQ

## MURIÈLE MODÉLY

Je suis née en 1971, à l'île de la Réunion. Je vis aujourd'hui à Toulouse où j'exerce la profession de bibliothécaire. J'ai publié trois recueils et participe régulièrement à des revues numérique ou papier.

Je tiens également un blog : [L'oeil bande](#) depuis 2008.

Mon blog se nomme L'oeil bande, parce que "l'oeil bande avant le sexe et il arrive même que l'oeil bande seul", pour reprendre les mots du poète Paul Nougé. C'est en effet sur la toile l'effervescence de la langue et du regard. Je cherche dans le trou, sous la peau, dans les abysses du corps les traces d'un récit premier. Mais je cherche aussi dans les images, les photos, les tableaux, des rebonds qui feraient surgir un sens nouveau et une cohérence dans ma dispersion poétique assumée. J'envisage l'écriture dans une tension et pratique une poésie métaphorique, mais également une poésie plus sèche et tranchée. Mes poèmes sont parfois catégorisés comme poèmes du quotidien, et bien que je ne sois pas adepte des étiquettes, mes écrits se concentrent effectivement sur l'humain ; j'écris volontiers sur les hommes, les femmes, la relation à l'autre... J'explore également l'environnement urbain souvent anxiogène dans lequel nous vivons.

Le blog a été une étape importante dans mon processus d'écriture. Il me permet d'explorer la non linéarité de la lecture/écriture sur le net. Il est à la fois un cahier de brouillon, et une construction très refléchie dans ce maillage de mes mots et des productions plastiques de peintres, photographes que je glane au fil de mes vagabondages sur la toile. J'élabore le blog comme un tableau où les mots et les images fonctionneraient en étoile.

Est-ce que mon écriture est marquée par mon identité d'îlienne ? Sans nul doute. J'ai quitté mon île natale un peu avant mes dix-huit ans, et même si je dois aujourd'hui davantage me considérer comme une métropolitaine vu les années passées sur le continent, l'île fantasmée et réelle continue de m'habiter. Elle continue d'alimenter et de travestir ma mémoire. J'écris pour retisser une histoire. Une histoire qui m'échappe, qui vient de très loin, qui se cache et s'exprime viscéralement. Mon écriture se situerait alors dans un entre deux, dans le balancement entre le noir et le blanc, entre la mer et l'océan, entre l'homme et la femme, entre le corps et la tête.

Je déroule une langue, qui est mienne et bancale, où le créole ne peut se dire et doit être dans le corps fouaillé. Je n'écris pas pour dire quelque chose mais pour trouver les mots qui me diraient, moi.

Chaque poème est la butée grâce à laquelle je peux polir ma langue... tenter, échouer, recommencer. Je n'ai pour avancer que mon œil (qui bande) et mon ventre, plus encore que ma tête.

Pour ce recueil, il s'agissait de se mettre à la table, de tout mettre sur la table. La table comme motif récurrent. Le lieu de l'enfermement entre les quatre lignes du plateau, de la répétition dans l'écriture, mais aussi du renouvellement par le poème à venir.

J'ai cherché à tisser du lien entre les facettes de toutes mes identités... Et cette quête se ponctue ici de trois illustrations anatomiques de Maxime Dujardin... qui montrent ce que les mots ne disent pas.

### Bibliographie :

*Penser maillée*, éditions du Cygne, 2012

*A la lettre*, Mi(ni)crobe 38, 2012

*Je te vois*, éditions du Cygne, 2014

*Rester debout au milieu du trottoir, photos de Bruno Legeai*, éditions Contre-Ciel, 2014

*Murièle Modély & compagnie*, mgv2 publishing, avril 2016

Publications en revues papier ou numérique : *L'autobus*, *Ce qui reste*, *Charogne*, *La Piscine*, *Les tas de mots*, *Nouveaux Déli's*, *Poème sale*, *Realpoetik*, *Terre à ciel*, *Traction Brabant*, *Verso* etc.

## MAXIME DUJARDIN

Maxime Dujardin est né en 1980 à Seclin. Il vit à Hellemmes, près de Lille. Sa pratique du dessin noir et blanc oscille entre le portrait, le paysage, les scènes du quotidien et l'anatomie interne. Il dessine parfois pour des couvertures de livres de poésie contemporaine écrits par des auteurs tels que Jean-Marc Flahaut, Sébastien Doubinsky, Sophie G. Lucas, Murièle Modély... Dans un atelier de l'asso Métalu à Chahuter, il travaille à l'encre de Chine sur papier de plus ou moins grande taille, mais aussi en gravure sur linoléum et en couture. Quand il ne dessine pas, il assure des ateliers pédagogiques d'arts-plastiques au sein de l'association La Fabric' à Brac, créée à Roubaix en août 2006. Son site : [www.dujardindrawings.blogspot.fr](http://www.dujardindrawings.blogspot.fr)

### Bibliographie :

Illustrations de couvertures de livres :

*Aliéné(s)*, de Jean-Marc Flahaut, éditions Les États Civils, 2010.

*Âmes inquiètes et J'entends des voix*, éditions Les États Civils, 2011.

*Danmark*, de Sébastien Doubinsky, éditions Les États Civils, 2011.

*Des fois des regrets comme*, de Romain Fustier, éditions Les États Civils, 2011.

*À la lettre* de Murièle Modély, revue Mi(ni)crobe 38, 2013.

*Notown*, de Sophie G. Lucas, éditions Les États Civils, 2013.

*L'amour de l'île* de Jean-Marc Flahaut, éditions Les États Civils, 2013.

*Stockholm* de Jean-Marc Flahaut, éditions Les États Civils, 2014.

*Pleines lucarnes*, de François-Xavier Farine et Thierry Roquet, éditions Gros textes, 2016.

... qu'au dehors sombre au fond du puits



Tu répètes à qui veut  
l'entendre  
qu'il s'agit de noyer  
- l'image est éculée  
le chagrin dans  
le boire

mais tu mens  
tu ne bois que pour  
la giclée ardente  
contre la langue  
dans les verres  
entre les doigts

sur la table entre nous  
la rondeur ambrée du moment  
la lumière tamisée de l'instant

et la fièvre et les cris et le monde au dehors dont on se contrefout

À peine la porte poussée  
le lambris te le dit

ici  
le vertical

les jambes sont des arbres  
les reflets déformés, des racines  
tordues hors du miroir

les bras se lèvent, s'abaissent  
contre les cuisses lasses  
dans l'inox tout passe

les gorges se détendent  
lignes droites vivaces  
tu ris  
il rit  
on boit

et ça flamboie, ça mord  
le corps de haut en bas

ici  
le viscéral

la glotte  
l'œsophage  
les panses

les traits tirés  
bien droit  
du point b au point a

les lignes parallèles  
les essais vers le ciel

le boire  
les déboires

tout ça écrit d'un jet  
sur le lambris épais

la porte du bar  
à peine poussée

Il te dit

*tu vois la Hommel, c'est ma préférée  
elle a du goût, de l'amertume, elle te fait voyager*

Il ne dit pas en fait

il te raconte

le voyage

un putain de rêve qui glisse sur le zinc  
boire des bières, se faire des histoires

tu prends la Hommel bien sûr  
pour les deux bras tendus, le visage penché  
rentre direct dans ton sourire percé  
pour les épaules et les dents de travers

ses dents

falaises escarpées que tu escalades dans les ronds de fumée  
l'écume contre son palais, la mer, ses amers baisers

tu prends la Hommel bien sûr

tu l'avales

Dans le café miteux, les coudes tâtonnent  
entre les verres pleins, les verres vides

et vous êtes tous les deux  
ni tristes ni heureux  
dans l'attente imprécise  
du soir

il faut  
que l'heure fonde  
que les voix grincent  
que le noir nous inonde  
que les corps avachis  
dans la mollesse moite  
s'emmêlent

dans le ventre  
la nuit  
généreuse femelle  
contre les lèvres  
baise  
le monde  
le seul qui vaille  
faille

Dans le café, la première fois  
tu vois sur le comptoir s'agiter l'araignée

l'homme est accoudé, tu es là par hasard  
tu vois sa main plantée sous ton regard

sa main, ses doigts noueux, ses doigts veineux  
ses doigts couleur de terre, la monotonie de ses doigts  
sur le verre lumineux, ses doigts raides, ses doigts roides  
ses doigts nerveux, l'idée de ses doigts, en toi, liquide

la première fois, tu n'as  
lui le hasard, toi le désir  
rien trouvé de mieux  
pour entrer tout son corps  
dans l'espace minuscule  
entre ta paume et la bouteille

rien de mieux  
que de lui demander  
du feu

aux joues  
aux lèvres  
au fond des yeux

## L'œil

sa dilatation  
quand on entre

quand la porte du bar  
se referme en grinçant

qu'au dehors sombre au fond du puits  
le trou rond de la pupille

et des chevaux galopent sur l'écran  
des chaises raclent les carreaux  
des rires glairent, des voix rocaillent  
des percolateurs sifflent  
des hommes sifflent  
on se retourne

et l'œil  
voit  
ces autres choses  
sent  
ces autres odeurs

est le corps entier  
ensemble et à moitié

le sexe qui palpite  
s'ouvre, se ferme

entre les cils, l'espace qui fibrille

Un peu après minuit, on se retrouve moites  
corps démantibulés, ceintures défaites  
les jambes écartées contre les pieds de chaise

la lune nous bascule, nos yeux s'écarquillent  
et nos rires grondent comme des fauves dans nos cheveux

on se retrouve unis et moites  
chair contre chair dans le jeu descendant de la pendule

à chaque degré  
des mots  
perdent la queue, la tête  
des mots  
reptiles violents filent

au fond, c'est à cause de leur langue bifide que nos regards sont noirs  
que nos poings dans le bar s'acharnent sans raison

les mots  
on ne les voit jaillir  
de l'intérieur des corps  
que si l'on frappe

alors on frappe  
les lèvres pissent rouge  
leurs morsures au dehors

Tu t'imagines  
que personne  
avant toi  
jamais  
n'a pénétré le bar

tu te dis  
quelle femme  
oserait  
à part toi  
dénuder la forêt, fendre  
l'écorce des arbres

quelle femme  
risquerait  
sur ses reins, le fouet  
des branches, la glu  
du temps qui poisse

tu penses  
être  
l'unique  
la seule  
à tenter l'aigrelette  
la brûlante aventure  
des va-et-vient liquides  
des remontées acides  
qui dilatent les culs  
qui dissolvent  
les murs et les ventres

Tu t'imagines  
puis  
la porte refermée  
tu vois  
on te regarde

les arbres n'en sont pas  
les branches sont des bras  
la table est une table  
tu t'y assois et bois

jusqu'à sentir  
tes mâchoires se tendre  
l'espace se rétracter  
sous ta cornée

On entre  
de plein gré  
dans la dissolution  
la chemise tombe  
le pantalon tombe  
la culotte tombe  
la robe tombe  
la peau file  
les seins cèdent  
le pénis rompt  
les fesses fondent  
les muscles claquent  
la chair se dilate  
les poumons éclatent  
le sang gicle  
les os craquent  
reste le cœur  
chaud et frémissant

On pénètre  
le ventre familier  
rond doux moite

nu  
impatient de boire  
la tasse

tomber n'est pas sombrer  
ton corps  
ballotte contre les rochers

chaque claquement de langue  
sonne comme une victoire

le soir  
dehors  
les cendres  
pleuvent

Il fait froid  
tu souris  
à l'intérieur  
les corps glissent  
entre les gouttes de pluie  
à l'intérieur, ton corps  
déchiquette la nuit

tu aimes sentir  
la sève première  
le jet intense  
s'emballer  
dans tes veines  
dans ton verre  
parfois la lune choit

son reflet découpé  
sur tes crocs fracassés  
alors brille

Rien n'existe vraiment  
avant le passage de la porte  
avant le tintement de la cloche  
quand tu pousses  
du bout du pied  
le battant

c'est ici  
que tout débute  
que tout s'achève  
l'odeur bilieuse des nuits sans sommeil  
les vociférations dans le dos  
l'emballément des voitures dans la rue  
le souffle court, le pas pressé

tout finit et tout commence  
quand tu sors le premier billet  
pour boire

La respiration de l'enfant endormi  
les jambes bizarrement pliées sur le tabouret haut

dans la salle, ça parle fort, ça boit cul sec, ça drague vite  
ça agite des coudes à travers les halos, ça baise des joues, des coussins  
des nuques - comment s'y retrouver ?  
de corps à paupières lourdes

la musique grésille, te fait vaciller  
sur des formes languides, sous des volontés molles

tu desserres ta ceinture, tu dégrafes un, deux  
trois boutons de chemise - quoi d'autre encore ?

l'enfant frémît ; tu vois son cœur  
pieuvre à la peau translucide

et tu agites tes lèvres, inspires, aspires  
t'accroches par à-coups aux courtes tentacules  
aux corps désarticulés  
immobile

Sur le trottoir d'en face  
tu

attends qu'il sorte  
qu'ils sortent  
lui et sa fille  
qu'il sorte lui  
les autres filles

tu es  
bouche serrée  
jambes serrées  
cuisse serrées  
coupe vide

Un champ de possibles dans le losange doré de sa peau

sa gorge renversée  
ta bouche grande ouverte  
offerte à la lumière  
crue

le premier rendez vous  
ta moue joyeuse  
tes dix sept ans  
tes yeux s'affolent, s'emballent  
franchissent le menton  
l'ourlé des lèvres  
le fil des incisives

au fond  
tout au fond  
sa luette te guette  
et dit  
*viens*  
*plonge*  
*aime*

*bois moi*

Tu entends  
encore ce chant  
sous  
la musique discordante  
les fausses notes  
la voix qui se casse  
le tabac qui oxyde  
les cordes et les mots

tu le perçois à  
peine  
il est là quelque part  
sous les grelots graisseux  
d'un rire quand la serveuse  
verse le contenu du doseur  
*jusqu'à la dernière goutte*

dans le verre à whisky  
que tu érailles  
dérailles  
un doigt lourd  
tapotant le comptoir  
*eh ! quelques gouttes encore*

le chant est  
doit être  
*là*  
tu dis avec ton ongle  
fluide et liquide

Assise face au miroir, tu t'enfiles une *kro*  
il est trois heures, et personne à cette heure  
et dans ce café-là, ne boit autre chose

c'est l'été  
tu as le soleil en perfusion dans le ventre  
sous ta robe grise  
le grain de peau bleu mordoré

tu ne parles à personne, tu écoutes vaguement  
des hommes batifolent au bout du comptoir  
tu avales ta bière, tu bois ta propre histoire

La robe remontée haut sur les cuisses  
tes genoux écorchés contre le lambris  
tu lapes les gouttes au fond d'un verre

toutes les taches brunes  
sur tes mains, tes paupières

tu lèves le bras  
tu écartes les jambes  
on aperçoit

ton sein maigre, la découpe blanche de ta peau  
le triangle humide, crasseux de ta culotte

Parfois un homme  
n'importe lequel  
offre un rêve fugace

un dépaysement total  
abdominal

dans le tranchant  
d'un pli  
de pantalon  
dans la surface  
écumeuse  
d'un verre

l'éclat violent de deux yeux pers

parfois le désir d'un homme  
n'importe lequel  
appuyé contre le bar  
te tord le ventre

et te jette  
dehors  
contre le métal froid  
d'une portière ou d'un coffre  
fébrile

un sexe  
entre les doigts  
à tenter de mettre à nu  
corps contre corps

le ciel au-dessus  
le flux brûlant de la terre  
en dedans

Souvent tu as la joie petite  
bornée par les arêtes de l'ardoise  
appuyée contre le mur de briques  
où une craie souffreteuse  
dans une main maladroite  
a écrit  
avec application  
- tirer à la ligne  
les Côtes d'inconnus, de verdoyants continents

souvent des hommes à la moustache roussie par le tabac  
n'ont en tout et pour tout à t'offrir dans les plis de leur peau  
qu'un voyage en low cost

Mais cela n'est pas triste

les sourires sont  
toujours

- rouges
- barges

les langues ramollies  
par le poids des nuages  
épaisses glissent

les têtes  
doucement flottent  
dans le coton

les mains caleuses  
dessinent dans la tourbe  
la ligne d'horizon

*rien n'est vraiment triste*  
dis-tu

sous les yeux incrédules  
qui recomposent le refrain des chansons

Tu trempes tes lèvres  
dessines de la mousse  
la ligne de ta bouche

tu sens la moiteur de ton cul  
pénétrer le cuir de la banquette

c'est quand le noir opère  
que la chaleur coule  
que l'alcool brûle  
à l'intérieur  
tout ce qui brûle  
à l'extérieur

salive  
larmes  
sueur  
foutre

sous l'odeur de graillon  
quand même tenter  
les positions bancales  
en bas des escaliers

Tremper la langue ou l'œil

les histoires balisées  
entre les mêmes murs  
contre le même dossier  
derrière la même table

jeter  
des regards lourds, tendus  
sur l'étagère de verre

apercevoir (y croire)  
sur le percolateur  
un revolver

sembler  
trembler  
frémir  
gémir

tu attends

que le canon inscrive  
une autre fente

au milieu du visage  
dans la pliure de l'aine

On prend un sourire  
par les deux bouts  
on tire  
étire  
jusqu'à  
le *plop*  
dans la bouche  
sur la joue

l'olive doucement tombe  
au fond de l'océan

ça jaillit pétille crêpite

voilà dans la gorgée  
l'univers englouti  
les jambes étendues  
la brise dans les jupes  
la raison à genoux  
tous les corps culbutés

*il faut tu dois j'exige*

sur la terrasse  
tu n'as rien d'autre à faire  
qu'à grésiller figée  
qu'à regarder la pulpe des sourires couler

Au bar le matin  
tu prends un café  
seule à table  
tu lis  
en l'attendant

tu tournes machinalement  
longtemps  
la cuillère dans la tasse  
tu lis  
en l'espérant

autour  
d'autres hommes  
d'autres femmes  
tu lis  
en le guettant

tu vois le vieux accoté  
au comptoir se réduire  
à sa bouche bruyante

tu vois son orifice fripé  
épouser goulûment  
la courbe du ballon

couronnant ses lèvres  
des ridules dessinent  
des rayons

un petit astre brun  
irradie dans des bruits  
de succion

tu le regardes, tu songes  
la fonte de l'attente  
dans le bruit des glaçons

Il ne se passe pas grand-chose  
des dos, des hanches  
des tee-shirts étroits  
des nuques  
des brins de cheveux  
tout ça  
avalés d'un trait  
les liquides simulant  
sur tes lèvres des baisers

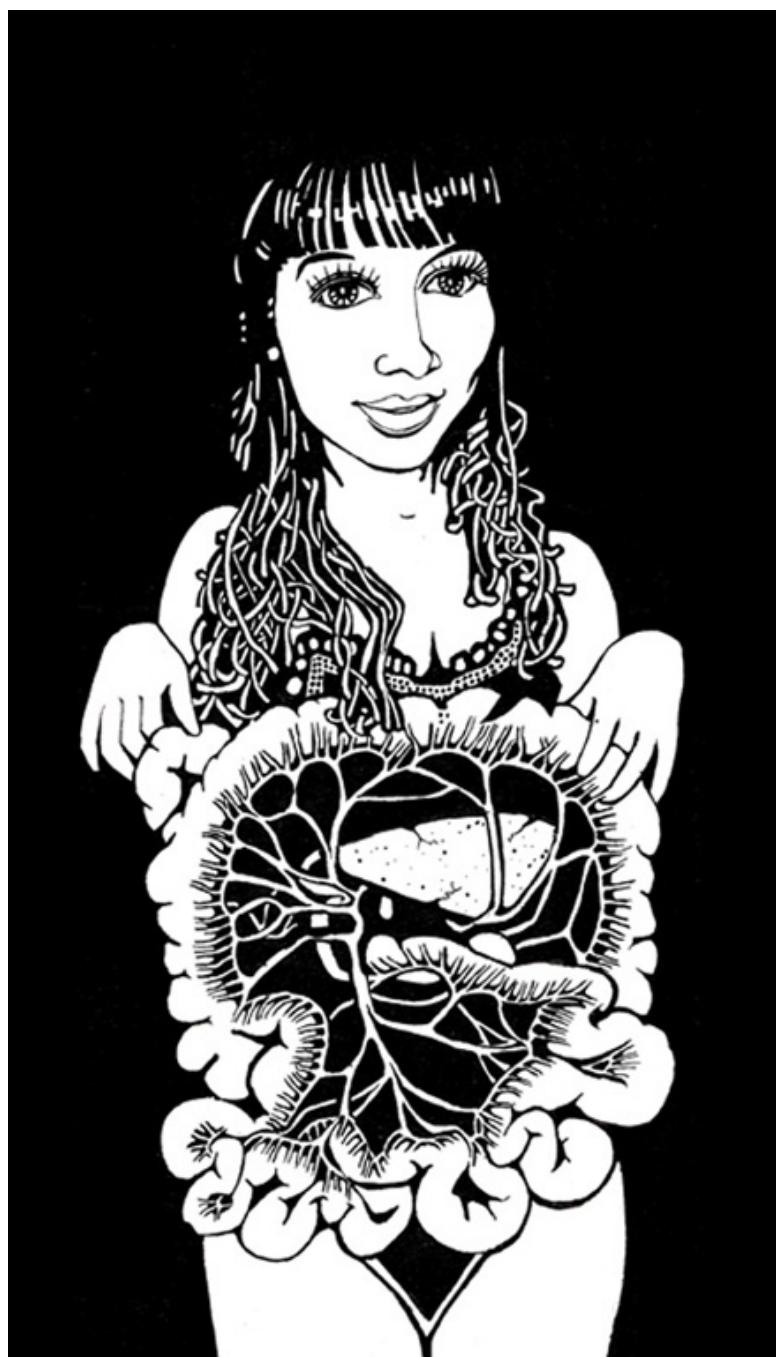
c'est l'*happy hour*  
ton regard furète  
cherche  
jette son crochet  
sur des cils battants  
ton bock de bière  
descend  
dessine  
un nouveau sourire  
un *nouveau* nouveau moi

plus drôle  
plus d'ambre  
plus amble  
une fille  
cheveux frisés  
& regard noir  
dans le miroir  
ton reflet cisaillé

quelque chose se fend  
tu coules  
ris  
sur l'inox renoues  
la fois passée  
à aujourd'hui

il ne se passe rien  
tout peut arriver

... où les filles enfermées t'invitent à danser



Les filles à l'intérieur ne débordent jamais  
elles chauffent, éclatent, on ne les entend pas

elles sont ceintes, tendues, droites, dans les nervures du cerveau  
elles explosent, l'une ou l'autre, l'une et l'autre, dans de tout petits *pop*

les filles du dedans sont solidement scellées aux os par des agrafes  
elles sont le continuum, les cris qui miaulent à l'envers de la peau

elles sont les acouphènes noyés sous le désordre du dehors  
les claquements de talons qui cèdent et font si *joliment* tanguer

les filles à l'intérieur pourtant, ne sont rien, non vraiment rien  
que des petits bouts de métal qui rouillent, de la chair émiettée

Mais dehors  
le pied à peine posé  
pointe talon talon pointe

dehors  
sous ton manteau noir  
ta robe encore plus noire  
ces étoffes de plomb  
qui ne protègent rien

dehors  
un éclair de soleil se plante dans ta jambe de rousse  
ta frousse dehors ta peau ta peine léchées  
mordues par le froid du matin

dis-moi  
dis-moi dehors  
les entends-tu encore *doucement grésiller* ?

Tu les entends chuchoter et rire dans ton oreille  
les filles de l'intérieur sont fébriles et sauvages  
elles aiment à rejouer les scènes du passé  
la tragédie comique de tes airs compassés  
elles aiment, elles t'aiment  
tout tient en peu de lettres  
tu ne sais qui dehors souffle tous ces poèmes  
toute cette buée où les filles enfermées t'invitent à danser

Les filles encloses  
s'excitent, toujours

sur le bleu de ta cuisse  
pressent, polissent

trente-deux perles rondes  
blanches bien aiguisées

elles grattent, sculptent  
des tatouages, des mots

trente-deux perles blondes  
qui crissent dans le dos

il fait froid, l'hiver  
enfonce ses couteaux

elles vont vite, la nuit  
le vent écarte ton manteau

voilà  
(regards furtifs)  
la danse de ta cuisse

la peau grenue orange  
sous l'œil  
qui plisse

Dans ton sac tu as  
ce miroir  
rond  
comme une pupille  
de chatte

tu inscris en son cercle  
le reflet  
de ton demi-visage  
le rouge cramoisi  
de ta demi-pommette

et le monde à moitié  
se dilate, se contracte  
puis glisse à pas feutrés  
son velours sous l'iris

sous le pan de l'étoffe  
tu regardes perplexe  
des filles feuler

Les jours où tu es triste

- il y en a, tu n'y coupes pas-  
elles glissent d'entre tes jambes vers tes chevilles  
elles descendent en rappel les parois raides des pensées  
- elles sont fines : elles savent parfaitement où se cachent les mots

les jours où tu te sens triste

elles tombent  
- tu ne peux rien y faire  
elles gémissent et tombent  
ou le contraire

tu reconnais toujours leurs cris sous tes talons  
les filles au dehors s'effritent  
comme des feuilles mortes

Elles ne craquent pas toutes  
quelques-unes en réchappent

elles s'agglutinent derrière des grilles  
nues, corps serrés, en grappe dans les arbres

parfois on aperçoit leurs hanches, leurs orteils crispés  
le vent souffle à la cime, leurs longs bras se balancent

elles guettent des fillettes aux jupes courtes qui dansent  
sur les visages, elles cherchent l'écorchure des écorces

de leurs ventres graciles, la pluie féconde  
des averses épaisse sur leurs mollets faufilent

quand le fruit est mûr, jambes fléchies, trille en avant  
elles sautent

Au-dedans de toi, des villes  
des canaux, des réseaux s'agrègent  
des flux filent, des artères dévient  
des centres complexifient à la périphérie

des strates et des strates de feuilles s'empilent  
dessinent des contours, un peu flous, un peu mous, à ta chair citadelle  
des filles et des filles se construisent, se déconstruisent, depuis la nuit des  
temps

à l'intérieur, des villes meurent  
tu le sens jusque dans la pointe de tes cheveux.  
ce champ de ruine sous le chantier toujours renouvelé : les pages  
qu'elles ou toi noircissent

les filles, tu dis, habitent  
les cités inachevées

Dans la rue, tu t'arrêtes  
l'air ailleurs, elles passent

et voilà que tu froisses  
entre tes doigts les feuilles

tu songes à tous les morts  
qui s'agitent au-dedans

tu casses des brins d'herbe  
tu fais des nœuds coulants

des nœuds complexes  
de tes viscères

En règle générale comme dans les cas particuliers, tu es seule  
les filles ne quittent les coins obscurs que lorsque tu fermes les yeux  
que lorsque le sommeil te happe dans ses doigts déformés

au réveil, évidemment, tu ne t'en souviens plus  
seule la phrase en boucle dans les flots de salive  
contre ta langue roule

Et chaque matin, tu butes sur les trous du trottoir  
ces fissures minuscules qui gobent tes talons

la distance est minime, les obstacles profonds

entre les portes de l'immeuble et la bouche du métro  
il n'y a qu'une centaine de mètres

l'espace déroulé de ta langue qui tremble

le métro est en bas, tu vois  
ses chères mâchoires

tu n'es pas seule, elles sont  
des dizaines sur les voies

à plonger toutes en chœur  
*ô joie*, dans le ventre du monde

elles et toi enchâssées  
tu es, vous êtes

des centaines d'étrons  
dans un corps singulier

Le monde est ce côlon  
dans lequel tu pousses  
tout est à sa place  
la merde tu la brasses

les yeux, le nez collés  
les orifices torpillés  
par l'idiotie ultime  
de ce chemin

le trou  
est tout au bout  
c'est bête  
mais c'est comme ça  
les filles te le disent

il suffit de jouir  
d'un mot  
de se réjouir  
d'être encore

dans le poème  
la métaphore

couper et découper  
des syllabes de corps

Sur tes papilles  
ça roule  
ça compte  
ça énumère

que font-elles donc la nuit à l'envers de paupières ?

Derrière les barreaux, elles grouillent  
le noir hoquette, te bascule  
d'un côté ou de l'autre  
du lit

tu rêves  
les filles dans ton torse vibrent  
leurs corps fiévreux agitent  
puissamment des élytres

tu sens ton cœur  
entre leurs mains  
quitter la cage  
pour l'intestin

ce cœur posé précautionneusement  
sur le plat de leur paume

ce cœur qui vibrionne  
sourdement sous tes reins

tu ne sais pas vraiment  
à qui il appartient

Les filles toujours posent l'énigme  
elles sont des sphinx sublimes  
des silhouettes immobiles

marmoréennes  
fatales  
elles usent des fils  
les déroulent sans fin  
entre ta vulve et ton vagin

il y a là  
quelque part  
une pièce du puzzle

les filles à l'intérieur sont futiles et joueuses  
elles s'amusent à cacher la découpe au hasard

tu cherches, grinces  
des dents  
écarquilles les yeux  
tu tends  
l'oreille à chaque indice

dans chaque cicatrice se cache  
un élément manquant

mais tout reste illisible  
au fond de ta culotte  
car bien que sympathique  
l'encre (tout comme les filles)  
se carapate

Quelque chose file  
sur la rétine

un trait  
un mot

difficile à cerner  
et pourtant familier

le frisson de la glotte  
sous la langue empesée

tu ne comprends pas  
pourquoi  
alors qu'au fond  
elles sont  
si pénétrantes  
si brillantes  
si spirituelles  
si pleinement  
prolixes

pourquoi  
toi  
tu restes là  
à la surface  
muette  
stupide  
fermée  
aussi livide  
qu'un tableau effacé

Il y a ce verbe : *carapater*

tu l'as en bouche  
tu le dis  
le redis

tes mouches bruissent  
crissent puis claquent  
des maxillaires

il y a tes lèvres  
ces deux tordues  
en l'émoi fendillées

le ricochet  
sur la table  
entre vos doigts posés

le verbe  
cet insecte  
sur la nappe froissée

qui s'affole  
(*les filles rigolent*)  
sur le papier

Selon  
qui parle  
qui espère  
qui exige  
qui décide  
qui impose  
tu poses  
toutes les filles  
bien à plat à l'intérieur

toutes les filles sont des volcans débordant tes oreilles  
toutes les filles sont des rivières en crue sur tes orteils  
elles sont le ciel d'orage pendu dans tes cheveux

le sourire large  
l'œil élastique  
le sein flexible  
sous la chair molle  
le cœur d'horloge  
sonne pour deux

toutes les filles sont des poupées  
que tu emboîtes sous ta poitrine

Être entièrement  
emplie d'elles-mêmes  
vide de toi

Les filles rectifient  
(chuchotis faible au creux de ton oreille)

*il n'y a pas de coque vide  
ta pulpe est grasse*

elles surenchérissent  
(clapotis de leur langue au creux de ta glabelle)

*ton ventre est un alcool de riz  
lisier fertile dans le pyrex*

Les filles gloussent  
comptent, énumèrent

tu ne comprends pas  
la langue d'araignée

son brusque déroulé  
la capture impavide

de pattes  
de mouches

les insectes dans ta bouche continuent de grouiller  
tes mâchoires chitineuses ne font que striduler

la faune s'excite  
dans ta forêt de chaises

le rire des filles  
dedans dehors

t 'empêche de t'entendre  
t'empêche de l'entendre

La phrase  
la juste  
la belle

*que vient faire la beauté  
dans ce jeu de phonèmes ?*

l'adresse  
indirecte  
au bord  
des lèvres

*quel baiser mordant  
pourra la dépiauter ?*

quelle fille se fendra  
et tendra dans le mot  
sa chair  
rosée

ta définition nette  
dans des vers ampoulés

Dans la cave de ta chambre  
l'angoisse tisse détisse  
sa toile entre les draps

d'un battement de cils  
les filles à l'intérieur  
(*araneus quadratus*)  
entourent tes côtes  
de mailles

tu en perds ton latin  
et ton sens de l'humour

tes quatre vérités  
entre les quatre points  
tatoués sur leurs reins

Les filles à l'intérieur flottent dans les liquides  
l'océan dilate les gorges, elles glissent vers le bas

elles agitent des bras, des jambes, de la tête, leurs écailles  
scintillent, méduses aux corps blancs transparents

elles caressent de leurs doigts urticants  
la joue, les yeux, le sexe brûlant

des filles allument dans le noir les irisations de ta chair  
les frémissements en eau trouble de tes démangeaisons

Mais tout près de la surface  
quelqu'un (*tout corps subit  
un moment ou un autre  
la poussée vers le haut*)  
rappelle  
que tu es

le bocal  
le poisson  
les mains au-dessus  
la paroi derrière  
la secousse de l'air

autour

Dans le banc de labres, toutes les filles  
accompagnent les ondulations

qui mènent de grottes en cavernes  
l'encre de la nuit est profonde

tu nages à contre-courant  
le sel de tes lèvres dessine au noir

les mots qui se disloquent, petites peaux  
dans les hésitations sur le cuir de tes os

Tu ne te dissois pas dans l'éparpillement  
tu es au contraire pleine jusqu'à la glotte

c'est le retour des minuscules  
majuscules qui s'emballent

du fond de la trachée  
tous les sens te fuient

en voilà un, traînée de feu  
perdu sur ton pubis

et un autre, de salive  
qui file sur le drap

ou encore celui-ci  
plus indéfinissable

beurre ou crème de lait  
sur le bouton de verre

qui sert d'œilleton  
au milieu de ton con

te voilà contenu devenant contenant  
et le corps face à toi jouit du même sort

et sa pointe, ton dedans  
et ta conque, son dehors  
et les filles fruits mûrs  
décochant en tombant

Il y a  
c'est comme ça  
sur la table toujours  
une fille qui meurt  
sous l'autre qui revit

... un *vativien* de mots dans la contraction nue



personne ne m'avait prévenu que cela arriverait d'un coup  
que le sol s'ouvrirait en deux que les montagnes surgiraient de terre  
que les failles seraient profondes et la lave brûlante tout au fond de la mer  
que des plantes étranges des oiseaux inconnus offriraient à mes lèvres une île  
neuve battue par les courants léchée par tous les vents personne ne m'avait dit  
qu'un jour j'ouvrirais la bouche je plongerais la langue dans le premier baiser qui divise le monde

mon corps scindé en deux dans le bruit magnétique du choc de ses dents contre mes dents

personne ne m'avait dit que je serais la bûche projetée dans le volcan que le feu me prendrait  
que la terre bruisserait de mes crépitements qu'il n'y aurait pas de cendres que des flammes sur  
la mer j'ignorais que ma chair embrasée fondrait dans le ciel bleu qu'il ne resterait rien

qu'un ventre constellé fendu à coups de hache

personne n'avait dit que j'engloutirais dans le même pas siècles passés et océan qu'il ne s'agirait pas de se laisser porter d'une côte à l'autre mais d'être la houle le vent personne ne m'avait dit que j'aurais à l'intérieur le flux le reflux l'écume de la vague le charbon des grands fonds personne ne dit jamais que l'enjambée ramène au commencement

l'écartement des cuisses sous la coulée qui recouvre le sable

personne n'avait dit que partir n'était pas se vêtir d'une autre peau qu'un jour ou l'autre la mue tomberait au sol que je resterais rouge et fol cardinal frétillant on ne m'avait pas dit que j'abritais dans la cage un oiseau un claquement de fouet à l'envers de barreaux

un *vativien* de mots dans la contraction nue du passereau

personne ne dit que la joie est à la hauteur de la désespérance de la course sans fin jambes nues à flanc de couteaux l'île est une blessure ronde mon ventre mon sexe coupent en leur jardin des racines et des reins on ne m'avait pas dit l'apaisement boisé du jouir la circularité terreuse du désir

dans le nœud au fond de l'œil un cri marron suinte son miel

personne ne dit que le mot est un os qui fore l'infection creuse son trou l'écorchure du genou  
l'escarre dans le cou personne ne soulève sous l'amoncellement d'os les charniers dans les  
odeurs putrides la boue les vieilles eaux qui évoque seulement cette maladie-là qui rampe  
entre les tempes  
la page noire

des os surnuméraires courant dans la poussière

personne ne dit personne n'avait personne a bon dos je répète en boucle le mot dans le miroir  
personne la même personne ne sait recommencer effacer le tableau réécrire mettre sous  
parenthèses

la petite effusion de grandes jutées lyriques

personne ne dit qu'à dix-sept ans le monde est rouge les mâchoires s'ouvrent la langue pointue  
lape que d'un coup d'elles on mange le ciel au-dessus la terre en dedans personne n'avertit  
seulement que rien ne dure qu'une poignée d'années après à peine

pèsent les lendemains de cuite au creux de l'estomac

*je*  
crie  
écrie  
change les lettres  
la vieille  
formule  
la vieille vieille  
comme la nuit des temps  
la vieille formule  
remonte de quelque part

*kissa i voi mon mémoir dann fénoir*

tu s'installe  
elle aussi  
il n'en parlons pas  
prends la paire de ciseaux et coupe  
enfile la peau      et *je*  
remonte  
le cours d'eau  
à belles brasses  
rentre  
dans le corps  
de sa mère

celle qui sent la glaise  
celle à peau de basalte  
il en est tombé des mots  
des maux  
sur les côtes  
et je et tu (toujours là)  
la mer sous les doigts  
file ou se tait

et *je* et tu  
se mettent à table  
l'une écrit l'autre biaise  
les deux en jouissent  
à la troisième personne du singulier

comment être totalement franche  
quand l'enveloppe de papillote  
traîne comme une mue  
entre ma main  
(noire)  
et sa tasse  
(blanche)

intensément je le regarde  
et je bois son absence

j'envie son mystère  
et sa bouche qui tait

j'envie ses pieds sous la table enfoncés

profondément  
dans le sol du café

profondément  
dans le présent

sa capacité à ne pas s'émettre  
à ne pas chercher sens  
à ce qui n'en a pas

j'envie son refus du ressassement  
j'envie son refus de la complaisance

j'envie

sa volumineuse vibrante présence  
son corps dense de l'autre côté de la table

l'instant qui vient dans  
l'œil opaque plein

l'éblouissement concentré  
dans ses doigts qui tordent

le temps mon cher passé  
du jouir la puissance électrique

personne ne dit que c'est dans la baise et dans la baise seulement que tout est à sa place  
ma langue sur le grain du papier mon cœur dévalisé l'encre qui colonise les plis sur mes fesses  
lascives et ta bouche et ta bouche et ta bouche comme une litanie dessine dans le ciel

les fontes de nuages après la forte averse

non  
personne ne m'a dit  
saute  
ne crains rien  
l'île flotte  
tu ne couleras pas  
personne n'évoque  
l'écheveau où la chair fuit  
l'angoisse séculaire

les seins sur les gravats  
j'écoute sous le blé  
la tempête tropicale

trois mots enroulés au fond du pavillon

la jouissance ne dure  
que le temps d'un rire

tout s'écroule au bout  
d'un ou deux verres

ne dure

que le temps  
d'un mot

hors de sa coque  
minuscule peau

une parenthèse humide entre mes labiales  
l'illusion de la pieuvre en lettres capitales

on m'assène, un soir, mon enfance rieuse qui virevolte sur la table, sur des disques rayés, on me dit que je danse pieds nus, l'été moite et touffu, qu'un bracelet d'or à mes poignets cliquette, que ma voix haut perchée sous mes dents écartées cadence, on me dit que je chante et que mes notes tranchent  
les rires  
les gorges  
mes tantes, mes oncles, mes aïeux, mes cadavres fiévreux  
on me dit les feuilles de bananiers qui roulent  
sous mes orteils, on me dit la joie pure

je ne m'en souviens pas  
je suis adulte triste depuis bien trop longtemps  
et l'enfance n'est pas et n'a jamais été  
un âge d'or

c'est la toile fendue  
qu'il faut rentrer du poing  
dans le ventre  
de la terre

dans le côlon, je m'échine  
à ramener les mots à l'ordre

on me presse, on m'intime

il faut de fulgurances  
éclairer le marasme

exprimer par le prisme  
du *tout* tout poétique

(j'écris comme un chien pisse)

l'orange bleue vissée au cul  
la vie qui va et vient  
dans ma pensée  
unique

je dois  
étreindre les bêtes  
emballées les pensées  
la course continue  
des mots insolents  
flatter du col  
les équidés sauvages

dompter ma main et l'équipée volage  
des filles nues à la fenêtre

celle que je suis  
celle que j'étais  
celle  
l'embarrassée  
que je vois danser  
la nuit  
que je vois plier  
le jour  
celle qui ressemble  
à la mère de ma mère  
qui hume sur ses doigts  
l'odeur d'ail  
celle qui dans tes bras  
rêve  
celle qui dans des draps  
baise  
que l'on attend  
que l'on n'attend pas  
que l'on reprise  
à petits points serrés  
qui un jour lâchent  
entre mer et Garonne  
celle en couleurs  
en noir et blanc  
l'enfant noyée d'abondance  
qui regarde  
celles  
que je deviens

je suis circonscrite  
entre les quatre murs  
les odeurs mâles  
et mes mains engourdies  
par le froid du matin  
hésitent

mon cerveau est ouvert  
l'île y tourbillonne

je pioche  
de longues traînées moites  
de mots, de lettres

mes jeux de soc  
le long de l'œsophage

l'ivre correspondance  
des phrases maladroites  
de la fille rouge et vieille

les radotages  
de celle la bancale

mes remous permanents  
dans le cœur du cyclone

je pioche  
des fils  
et une aiguille  
*(mon cerveau est une commode)*

je pioche  
surfile  
points en avant, points en arrière  
*(la tâche est sans revers)*

les chaudes humeurs  
dans le gras de ma joue

la calotte dans une main  
une cuillère dans l'autre  
je fouille en mon crâne

je vois  
ma mère

maman et moi sommes au chevet d'une tante  
à deviser du sort du monde

elles parlent  
je tais

il y a l'œil en l'oreille  
j'écoute

l'horloge qui tic et tac par toutes les lézardes  
la lymphe de ses lèvres qui figent sur le lit  
sa bouche en mon cachot au bord du cimetière

et ma tête  
ma tête vague

à cheval  
sur nos silences  
fugaces

ma tête  
ma tête vague

l'été ramène au sein de la pièce ses rouleaux  
le sel de la mer sur les galets de mots  
cette fadeur de mort qui s'avance hoquette  
dans les flacons rangés  
bien droit  
sur la table

l'été dans mon cou rampe  
comme un margouillat au plafond  
le piment dans le ciel excite ma mangue

je vois  
mon père

mon singe appuyé contre un mur hume  
par la fenêtre des filles  
la gouache safranée sur leurs fesses torrides

un singe  
aux yeux qui roulent lèche  
les filles tangues

la pluie toque contre la vitre  
nos dents claquent des cercueils  
le singe chaloupe le rire des femelles

en cage dans la chambre toutes les bêtes s'aiment  
le singe aux poils longs et soyeux  
se penche à la fenêtre

sous ses yeux fabuleux tout se fait se défait  
les pigments dans la coupe boivent l'eau  
et les doutes

et j'entends dans sa bouche les bambous se heurter  
son visage tourné vers l'intérieur  
me dire

*je saute*  
n'aie pas peur

il saute  
j'ai peur

de l'homme fou de rage entré dans la maison un sabre à la main  
son *koup koup* furieux vers la tête de mon père

de l'homme mouvement vif l'espace paralyse mon cœur l'odeur le flamboyant sur mes cuisses  
mes yeux dans l'aquarium l'impulsion électrique

je dois  
calmer  
le tracé  
du graphique  
ralentir  
l'image  
par le mot

pour qu'il saute  
que nous soyons  
dedans dehors  
trois points de suspension  
la phrase inachevée

personne ne m'avait dit que j'entendrais *cela* du matin jusqu'au soir *cela* du soir jusqu'au matin  
la déchirure

non pas  
le mot

le corps fendu de haut en bas sous les syllabes le *clac*  
*clac* continu de la paire de ciseaux l'écho confus et bref de la chair et des os qui aurait pu me  
rentrer dans la caboché la prescience des déflagrations mon écartèlement sur la table mon  
poitail grand ouvert la douleur sous les trous qui m'aurait dit à moi la pénélope tous les  
travaux d'aiguilles des sexes apaisants

de mes *flapi flapa* lèvres prenant le vent comme la toile l'océan

le bateau morne et doux  
nos copulations fauvées

qui dira à      *personne*

les filles s'abandonnent  
je suis seule à la table

ne reste que    ces mots

la chaleur de nos corps  
l'île dans la dentelle  
mon fil à l'intérieur